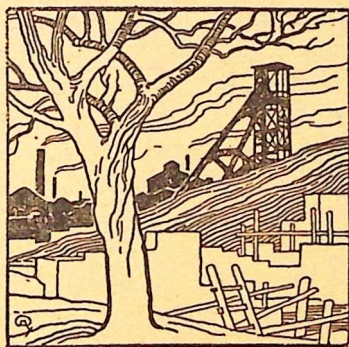


EN WALLON

POÈMES DE JULES CLASKIN

Introduction, Traduction et Notes

de Maurice PIRON



ÉDITIONS DE LA VIE WALLONNE

à Liège, 12, rue Saint-Mathieu

—
1936

FONDS NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE		
1387	A. 2/2	
8 MARS 1958		
Fiches	Direction	Secrétariat

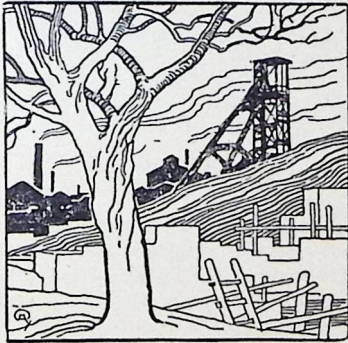
POÈMES DE JULES CLASKIN

EN WALLON

POÈMES DE JULES CLASKIN

Introduction, Traduction et Notes

de Maurice PIRON



ÉDITIONS DE LA *VIE WALLONNE*

à Liège, 12, rue Saint-Mathieu

—
1936

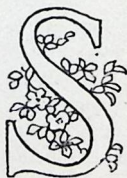


EN WALLON

Poèmes de Jules Claskin

(Dialecte liégeois)

INTRODUCTION



I les morts vont vite, du moins ne peut-il être question d'oubli pour ceux qui méritèrent, au sein des activités humaines, de créer l'œuvre de beauté. Jules Claskin est de ceux-là ⁽¹⁾.

Dès sa jeunesse, il avait accoutumé de chanter en wallon des choses tantôt sentimentales et tantôt gouailleuses. Il écrivit ainsi bon nombre de couplets et de strophes alertement troussés, où nulle bavure n'est tolérée et d'un effet très sûr. Avec quelques poésies,

(1) Sur Jules Claskin, cf. un compte rendu de *Côps d' sây* par O. PECQUEUR, où est reproduit un sonnet : *Tâv'lê dèl vèsprêye*. (*La Vie Wallonne*, t. III, p. 238.) Du même auteur, on lira aussi *Nos Morts : Jules Claskin*, dans la même revue, t. VII, p. 75.

il les réunit en un petit volume qui s'intitula modestement *Côps d' sây* (Coups d'essai) et dont la publication en 1922 restait tout ce que nous connaissons du talent original de Claskin.

Celui-ci pourtant avait conçu pour notre dialecte de vraies ambitions littéraires. Déjà dans l'avant-propos de ses chansons satiriques, il souhaitait « dè poleûr fé vèy' on djoû qu'è nosse pitié lingadje, on pout fé tot aute tchwè qui d' couyonner s' bèlémère » (2). Il disait cela d'un ton amusé. Au fond, c'était un souffrant et un mélancolique.

Il tint sa promesse. Quand il mourut en 1926, à quarante ans jour pour jour, il laissait de rares perles lyriques enchaînées dans un titre harmonieux *Airs di flûte*. Plusieurs années durant, ces modulations subtiles sont restées partiellement ignorées. La bonne fortune et l'amabilité d'un fils dévoué veulent qu'aujourd'hui nous en publions le texte presque intégral.

*
* *

A bien y regarder, un fond commun de tristesse imprègne la plupart de ces poèmes. Mais la mélancolie de Claskin est discrète. Une pudeur instinctive la garde, dirait-on, de la confiance. Le poète connaît la fierté des sanglots qu'on n'achève pas et combien la douleur devient plus poignante à se dérober sous une attitude désinvolte ou le demi-mot d'une allusion navrée. Une telle amertume en somme n'affleure guère. Elle n'a rien en tout cas de l'ironie désabusée qui donne aux meilleurs couplets satiriques de Claskin un tour si aigri qu'on le soupçonne vengeur. On sait du reste que la guerre avait mis du dégoût en cette âme d'ancien soldat... Mais ses œuvres lyriques sont tout uniment douces et sans rancœur, si proches de nous, de notre nature un peu farouche, qu'elles y éveillent des prolongements plus certains. Devant ces « sourires sans gaieté » et ces « aquarelles en cinq minutes », on

(2) « de pouvoir montrer un jour qu'en notre humble langage, on peut faire tout autre chose que de plaisanter sa belle-mère ».

songe qu'un tel poète serait peut-être devenu notre Laforgue à nous, un Laforgue au petit pied, moins espiègle et plus concentré.

J'ai dit combien la veine de Claskin était élégiaque. Encore conviendrait-il de ne pas s'y méprendre. Pâleur sentimentale, si l'on veut. Mais aussi vigueur du détail réaliste perçu avec netteté dans *Li maisse dèl djowe* ou *Terza Rima*. Ailleurs, c'est une idylle tout ensoleillée et d'une exquise souplesse d'allure : lisez *Bribeû d'Amoûr*.

On insisterait volontiers sur le caractère à la fois robuste et délicat de cet art. C'est que nulle mièvrerie ne vient l'affadir ou le décolorer. Le poète en est préservé parce qu'il se complait dans la nuance furtive qu'il sait garder proche du naturel et de la vie. Le développement logique et facile d'un thème ne le séduit pas. Il préfère fuir, surprenant ainsi à la démarche de son vers libre, la notation toute vive et qui frémit, semble-t-il, d'avoir été saisie dans son authentique et complexe vérité. Répudiant tout délayage pour mieux cerner l'essentiel, l'effort de l'écrivain se porte moins à exprimer ouvertement ce qu'il sent et ce qu'il voit qu'à suggérer et à laisser entrevoir. Ainsi la nuance intime et fondamentale du poème doit souvent être recherchée au travers d'une juxtaposition d'impressions successives, piège pour le lecteur distrait. On ne saurait citer exemple plus frappant que *Li maisse dèl djowe*, dont l'allure apparemment narrative cèle un sentiment d'obsession étrange, avec pour finir, une pointe d'humour sous-entendu.

Les esquisses de coins de nature, elles aussi, ignorent la complication comme le cliché. Elles tiennent en quelques traits sobres, d'une couleur vraie et que nulle touche accessoire n'alourdit. Aussi les rares poèmes du groupe *Côps d'ouÿ* (Coups d'œil) sont-ils autant de petits tableaux savamment brossés et d'un impressionnisme extrêmement évocateur.

Une telle poésie — et je songe surtout au raffinement des vers lyriques — n'est-elle point une gageure en wallon? Si elle l'était, Claskin l'aurait en tout cas résolue. Car chez lui, nulle influence des lectures ou du langage français n'est perceptible. Il pense et il sent en wallon. L'air dialectal est le seul que respire sa muse. C'est pourquoi la langue du poète est robuste, nette, et fleurit bon la santé du terroir. On souhaiterait que s'en inspirent les novateurs décidés à infuser dans nos lettres une vie plus riche et plus humaine. Puisse-

t-elle leur donner le goût d'accorder en un juste équilibre l'immatérialité de leur rêve avec la plasticité innée du wallon.

À la probité du langage s'ajoute chez Claskin un sens exact du rythme. Il avait compris que le vers libre est soumis à une technique rigoureuse, à une création de tous les instants et qu'une sorte de nécessité doit en partager les coupes. Il avait compris qu'il est vain pour un poète de s'abandonner à la paresse de l'inspiration et que

*L'œuvre sort plus belle
d'une forme au travail
rebelle.*

Non pas qu'il fût parnassien le moins du monde. Mais il entendait réussir, tout simplement. D'une rare habileté technique, Jules Claskin était hanté de perfection et il n'est pas inutile de rappeler que le seul livre qu'il ait publié s'ouvrait par une épître à Henri Simon, dont l'art impeccable lui était un exemple. Très difficile à l'égard de ce qu'il produisait, Claskin s'attardait longuement à ses œuvres, les ciselait comme des bijoux, en concentrait la forme, en renforçait la puissance d'évocation. Rarement, il se déclarait en repos. C'est qu'il gardait au fond de lui le rêve d'une perfection plus absolue encore, plus plénière, si j'ose dire. Sa grande appréhension était de n'y point parvenir. Dieu sait pourtant si de telles craintes furent vaines. Mais sous ce scrupule qui l'ennoblit, on reconnaît l'âme d'un pur artiste.

Maurice PIRON.

AVERTISSEMENT

Pour présenter un choix assez homogène des œuvres lyriques de Jules Claskin, je n'ai pas cru devoir publier uniquement de l'inédit. *Disséulance* est repris de *Côps d'sây* (Visé, Joskin, 1922, p. 37) et *Dixmude*, ainsi que *Terza Rima*, de l'anthologie *La Gerbe Sanglante* publiée par Oscar Lacroix (Liège, 1928, pp. 36 et 41). Quant aux deux autres poèmes de *Côps d'oûy*, ils font partie d'une série de cinq pièces parues dans le *Bulletin de la Société de Littérature Wallonne* (t. 63, an. 1929-1930, pp. 38 à 41). Le reste est inédit.

C'est sur cet ensemble restreint, mais éclectique, croyons-nous, que se fondent les jugements de l'introduction ci-dessus.

DISSEÛLANCE

Li nut' si plake so mi-âme come on bâhdje di feume.

*Di l' ôte dè costé d' Moûse, li Bêté s' a winni
Et s' lounîre avâ l'êwe kisème dès blankès pleumes.*

*A l' baye, ine cope zint s'aspoî
5 Et leûs âbions dansèt
Et pidjolèt so l'êwe avâ lès bokèts d' leune
Et d' blankès pleumes qui s' kitwèrtchèt.*

*Ine nûléye passe, rin qu'eune,
Mins 'ne mâheûléye
10 Qui rapwète a crâ-zé
Totes lès nut' di l'annéye !*

*Et, sins qu'on pôye dire wice, èl disseûlance dès quais
Ine saqui brail...*

PAR APRÈS

*Tot-rade, al cwène dèl rouwalète,
Qwand dj' m'a vèyou tot seû dilè m' bouquet d' violètes*

TRADUCTION

SOLITUDE

La nuit se colle à mon âme comme un baiser de femme. — De l'autre côté de la Meuse, la Beauté (= la lune) s'est glissée — et sa lumière parmi l'eau sème des plumes blanches. — Au garde-fou [du quai], un couple vient s'appuyer — et leurs ombres dansent — et caracolent sur l'eau parmi les morceaux de lune — et de blanches plumes qui se tortillent.

Une nuée passe, rien qu'une — mais une maudite [nuée] — qui ramène sur son dos — toutes les nuits de l'année!

Et sans qu'on puisse dire où, dans la solitude des quais, — quelqu'un crie...

PAR APRÈS

Tantôt, au coin de la petite ruelle — quand je me suis vu seul près de mon bouquet de violettes — qui faisait une tache bleuâtre,

- Qui sève ine blouwisse tètche al tère, èl poussière,
Come on ramasse ine pîre,
5 — Ine pîre qui djinne èl vóye —
Dj'a ramassé mès fleurs, lès fleurs di l'àbe-coûte-djôye,
Et tot m' dihant qu'n-a nole ponne qui n' si pâye,
Dj'èls-a hiné bin lon po d'zeû l'hâye.*
- Et pus târd, è m'couléye, tot fi seû,
10 Dj'aveû co so mès deûts
Ine odeûr di violètes qui m' lèm'téve douç'mint
Avou 'ne rimembrance d'ine bâhe, d'on sièrmint,
Et d'on bleû bouquet ;
On r'grèt...*
- 15 Mins come mi coûr ram'téve on pau trop' à m'manire
Po 'ne câcarète,
Dji lèya 'un'aler m'ponne è bleû bouquet d'foumîre
D'ine cigarète.*

LI MAISSE DEL DJOWE

- El guinguète tote fraiwante di loupîre,
Ine sote musique hign'téye al visse-al vasse
Come po s'moquer dè ci qui passe,
Di l'ome qu'ènnè ralève tot mahuré d'poussière,
5 Nanti, drénant, n'è polant pus,
Et l' sote musique qu'a l'air dè rîre di lu...*

sur le sol, dans la poussière — comme on ramasse une pierre, — une pierre qui gêne dans le chemin — j'ai ramassé mes fleurs, les fleurs de l'arbre de la joie courte — et en me disant qu'il n'est aucune peine qui ne se paie — je les ai jetées bien loin, par dessus la haie.

Et plus tard, au coin du feu, solitaire — j'avais encore sur mes doigts — une odeur de violettes qui m'agaçait doucement — avec une remembrance d'un haiser, d'un serment — et d'un bouquet bleu ; — un regret...

Mais comme mon cœur se plaignait un peu trop à mon gré — pour une grisette — je laissai partir ma peine dans le bleu bouquet de fumée — d'une cigarette.

LE CHEF DE MUSIQUE

Dans la guinguette tout éclatante de lumière — une folle musique grimace à tort et à travers — comme pour se moquer de celui qui passe — de l'homme qui s'en retournait couvert de poussière — épuisé, courbé, n'en pouvant plus. — Et la folle musique qui semble rire de lui...

- Li djowe rataque ine danse.
Come s'i volît fé 'ne malignance
Et disvindjî lès bravès djins,*
10 *Les danseûs tarlatèt so l'air dèl tchansonète
Et çoula v's-aroufèle è visèdje d'on côp d' vint
Avou 'ne tchaw'rèye di feumes, di flûte èt d'clarinète*

- Quêle cwahante djôye
Po l'ome qui passève èt qu's'a-st-arèsté*
15 *Djusse è plein dèl clårté
Qu'atome so l' vòye !*

- I m'sonle qui lès danseûs lérît 'ne miyèle dè rîre
S'èl vèyît planté là come ine posteûre di pire.
« Passez vosse vòye » volève-dju braire ho l'aswadî.*
20 *A bê mitan dèl rowe,
Come s'i minéve li djowe
L'ome balève li mèseûre avou s'pîd...*

« Passez vosse vòye ! » volève-dju dire !

- Ossu, dj' fouri binâhe qui l'musique féve ahote*
25 *Et qu' l'ome, tot rênfonçant s'canote,
Enn'alève... fou dèl loutîre.*

L'orchestre recommence une danse. — Comme s'ils voulaient faire un mauvais tour — et provoquer les honnêtes gens — les danseurs fredonnent sur l'air de la chansonnette — et cela vous arrive brusquement dans la figure, d'un coup de vent — avec une criailerie de femmes, de flûte et de clarinette.

Quelle joie brutale — pour l'homme qui passait et s'est arrêté — juste au milieu de la clarté — qui tombe sur la route !

Il me semble que les danseurs cesseraient un instant de rire — s'ils le voyaient dressé là comme une statue de pierre.

« Passez votre chemin ! », voulais-je crier pour le soulager.

Au beau milieu de la rue — comme s'il conduisait l'orchestre — l'homme battait la mesure de son pied...

« Passez votre chemin ! » voulais-je [lui] dire.

Aussi, je fus content que la musique faisait arrêt — et que l'homme en renfonçant sa casquette — s'en allait... hors de la lumière.

BRIBEÛ D'AMOÛR

- Qu'aveût-i seû don, l'vî bribeû qu' sâvêve les hâyes
 Et qu' rotêve et rotêve todî-mây
 E plein solo,
 So 'ne blanke lèvêve qui l'èsblouwihêve tot
 5 Arou on cwahant r'glatihêdje,
 Et qu'li hinêve dèl poussîre è visêdje !
 Qu'aveût-i seû, mon Diu, tot bwègnant lès tchèrêis
 Arou leûs cèlîhes qui r'lûhîl
 Come dès-ouÿ di spirou po dzos l'fouyêdje !
 10 Et vola qui l'pauve diâle si sinta 'ne gote ravu
 Tot vèyant 'ne clêre mohone èmê 'ne carimadjôye
 Di fleûrs ; ine clêre mohone si frisse èt si nozêve
 Arou sès qwate finièsses di potêyes
 Qui v's-ârîz dil 'ne cwèrbêve dè bon Diu
 15 Mètowe là, so l' bwèrd dèl vèye.

 Et l'bribeû tchante. I tchante dès vilès-acwèrdances
 So dès rimés hoslès d'douceûrs
 Po lès mon-cwœurs,
 So dès rimés rim'nous d'si lon !
 20 I tchante, i tchante come on vî carillon
 Qui s'rimèt' à d'filer sès sov'nances :

MENDIANT D'AMOUR

Qu'il avait donc soif, le vieux mendiant qui suivait les haies —
 et qui marchait et marchait sans cesse — en plein soleil — sur une
 route blanche qui l'éblouissait — avec un reflet aigu, — et qui lui
 lançait de la poussière au visage !

Qu'il avait donc soif, mon Dieu, en lorgnant les cerisiers — avec
 leurs cerises qui brillaient — comme des yeux d'écureuil par-dessous
 le feuillage !

Et voilà que le pauvre diable se sentit un brin revivre — en
 voyant une maison claire parmi une débauche — de fleurs ; une maison
 claire si fraîche et si gracieuse — avec ses quatre fenêtres [garnies] de
 « potées » — que vous auriez dit une corbeille du Bon Dieu — posée
 là, au bord du chemin.

Et le mendiant chante. Il chante de vieilles accordailles — sur
 des poèmes bercés de douceurs — pour les amants, — sur des poèmes
 revenus de si loin ! — Il chante, il chante comme un vieux carillon —
 qui se remet à égrener ses souvenirs ; — ses amours. — Le mendiant

Sès amouûrs.

Li bribeû tchante di si bon coûr

Lès doûs mots qu'èstchantèt

25 *Qui, là-dzeûr, à 'ne finièsse,*

Ine djonne fève boute si tièsse

Inle deûs gros géraniums qui riyèt.

Et, so l'fin dèl romance,

Li pauvre ome si sint v'ni 'ne pitite brîhe

30 *Po l' craûpaude qui li taûe ine grosse çanse*

Et 'ne pougnéye di cèlîhes...

FEU QUI DJÔMIH

Cès-la qu'ont sù leû dèstîndeye

Come in-dèr'mint,

Tot strindant d'vins leûs mains

Li souwé bouquet d'fleûrs di leû binaméye,

5 *Cès-la qu'n'ont trové so leû vèye*

Qui l'âbe coûte-djôye

Et, d'avant d'èsse djonnes,

S'ont racrampi so leû ponne,

Cès-la qu'ont dispièlè tot l'grand tchaplèt dès lâmes

10 *Et rindou l'âme*

E blamant d'leûs prumîrès-amouûrs,

Di zèls, li mawérl ni tint d'zos 'ne fîre

chante de si bon cœur — les doux mots qui enchantent — que là-haut, à une fenêtre — une jeune fille pousse la tête — entre deux gros géraniums qui rient.

Et sur la fin de la romance — le pauvre homme se sent venir un petit soupçon d'amour — pour la jeune fille qui lui jette un gros sou — et une poignée de cerises...

FEU QUI COUVE

Ceux-là qui ont suivi leur destin — comme un enterrement — en étreignant dans leurs mains — le bouquet de fleurs fané de leur bien-aimée ;

Ceux-là qui n'ont trouvé sur leur route — que l'arbre de la joie courte — et avant d'être jeunes — se sont recroquevillés sur leur peine ,

Ceux-là qui ont égrené le grand chapelet des larmes — et rendu l'âme — dans l'ardeur de leurs premières amours, — d'eux, la mort

- Qu'on cwi d'poussière,
In-oné,
15 Et, come on rodje crahé,
Leû coûr !

DIXMUDE

(Vûsion d'avri 1916)

- Tot moussant foû dèl wède li pazè s'arèstéye :
« On n'passe pus ! » Lès téres sont totès vètes...
Lès s'minces ont djômi...
Nole trace di l'aute sâhon... Siya! dès mwètès foyes
5 À pîd dèl hàye d'ârdispène tote florèye...
Cès fleurs-là sont bin bèles èt leûs frizès hinèyes
Fèt qu'on r'tûse bin lon...
À mitan dès bouteûres qui l'solo sonle wéti
Ine neûre creûs halcote,
10 Et l'neûr casse qui li chève di coronc
A co l'air dè man'ci...
Lès s'minces ont djômi so l'fosse qu'è-st-aband'néye ;
L'osté monte tot doûc'mint...
On djou lès pôtes d'ôr sèront grandes,
15 Ele sèront tél'mint grandes qu'on n'veûrè pus l'neûre creû,
Lès-ouhès pass'ront là sins qui l'pawe lès fèsse taire ;
Et tot sèrè roûvi...
Mutwèt...

ne garde sous une pierre — qu'une cuillerée de poussière — un anneau
— et, comme une rouge escarbille, — leur cœur !

DIXMUDE

En sortant du pré, le sentier s'arrête — « On ne passe plus ! ». Les terres sont toutes vertes... — Les semences ont germé... — Nulle trace de l'autre saison... Si! des feuilles mortes — au pied de la haie d'aubépine en fleurs... — Ces fleurs sont bien belles et leur frais arôme — fait qu'on repense bien loin... — Au milieu des jets que le soleil semble regarder, — une croix noire vacille — et le casque noir qui lui sert de couronne — a l'air encore de menacer... — Les semences ont germé sur la fosse qui est délaissée, — l'été monte tout doucement... — Un jour, les épis dorés seront grands, — ils seront si grands qu'on ne verra plus la croix noire, — les oiseaux passeront là sans que la crainte les fasse taire ; — et tout sera oublié... — Peut-être...

TERZA RIMA

A plunkèt Marcel Launay

*Li misère è-st-ine macrale
 Qui l'Iviér pwète à crâ-vê,
 Dièw wåde d'ine si-faite èhale !*

*Mâleûr à ci qu' n'a nin fait
 5 Sès fwècces à mèyeû d' l'annêye !
 Mâleûr à ci qu'ènnè r'lét!*

*Si n'a nin sognî s'moûnéye,
 Qwand lès moûnts tapèt djus,
 I tome a hal' di fornêyes.*

*10 Qwand lès molins n'toûrnèt pus,
 Qui l'râlêye tèh dès gordènes,
 I n'vike sovint qui d'sès crus.*

*Po r'mète si gos' so l' jarène,
 I k'hagne dès haveûres di mê,
 15 Tot rak'mèn'tant ho 'ne fahène.*

*Et l'ome sintant qu'a mâ fait
 S'abahe à totes lès potales
 Avou s'misère à crâ-vê.*

Dièw wåde d'ine si-faite èhale !

1923.

TERZA RIMA

Au camarade Marcel Launay.

La misère est une sorcière — que l'Hiver porte sur le dos, — Dieu [vous] garde d'une telle encombre!

Malheur à celui qui n'a pas — travaillé au meilleur temps de l'année! — Malheur à celui qui en laisse [derrière lui].

S'il n'a pas veillé à sa mouture, — quand les meuniers cessent l'ouvrage, — il tombe à court de fournées.

Quand les moulins ne tournent plus, — que le givre tisse des rideaux — il ne vit souvent que de ses restes.

Pour se remettre au goût de la farine, — il mordille des raclures de pétrin — en grapillant [des brindilles] pour un fagot.

Et l'homme se sentant coupable, — se courbe à toutes les niches de saints, — avec sa misère sur le dos...

Dieu [vous] garde d'une telle encombre!

COPS D'ÔUY

As-ères dè djoû

- L'êwe è-st-ossi keûte qu'on grand mureû d'acîr.*
On-z-î louke à l'iviêr dès plopes,
Ine blouwisse têtche : li cîr,
On frinne èt 'ne pitite sâ qu'fêl 'ne cope ;
 5 *Pus lon, li clér wazon d'on pré*
Acoûrt dèl fondrinêye
Et s'vint coûki so l'bwêrd dè flo po s'i murer ;
Podri, c'è-st-on tiyou qui fait 'ne nèure silârêye
So l'êwe èt s'veût come ine nûlêye èn-on mureû.
 10 *Avou 'ne brouheûr so l'ôuy, li solo, d'zeû l'gonhîre,*
Amonte èt hène dè djeû
Dès clign'tèdjès di lounîre
Inte di lès cohes, disqu'è flo,
Dismètant qu'ine rainne s'aslôye
 15 *Et fait so l'êwe ine riguilite di rontès rôyes,*
Di frawiants ronds d'solo.

1923.

Fouwâ

Li solo spite dè feû so lès cwârès
Dèl cinse qu'a l'air d'on bokèt d'plonk so l'vêrt col-hé ;

COUPS D'ŒIL

A l'aube

L'eau est aussi tranquille qu'un grand miroir d'acier. — On y regarde à l'envers des peupliers, — une tache bleue : le ciel, — un frêne et un petit saule qui forment couple ; — plus loin, le gazon clair d'un pré — accourt de la fondrière — et vient se coucher au bord de l'étang pour s'y mirer ; — derrière (c'est) un tilleul (qui) fait un noir allongement — sur l'eau et s'y reflète comme une nuée en un miroir. — Avec une brouée sur l'œil, le soleil, au-dessus de la colline, — s'élève et lance « dans le jeu » — des clignotements de lumière — entre les branchages, jusqu'en l'étang, — Cependant qu'une grenouille se fraie un passage — et fait sur l'eau une série de sillages ronds, — d'éteincelants ronds de soleil.

Brasier

Le soleil fait jaillir des éclats de feu sur les carreaux — de la ferme qui a l'air d'un morceau de plomb sur le jardinet vert ; — dans

*E bas dè cîr, i tape si grande blamêye
Come ine èclameûre èl vèsprêye.*

- 5 *Ciste èwarante loumîre sût lès-arôyes
D'avâ lès tchamps,
Si trèbouhe so 'ne oûrbîre èt fait, tot s'kitwèrtchant,
Dès grabouyèdjes di rotchès rôyes ;
Tot fant qu' lès roukes di so lès téres*
10 *S'èsprindèt come dès bruzis,
Li solo hène ine blame qui va r'glati
So l'hî d'in-èrère.*

- Mins l'nut' trèjèle dè bahî l'teûle
Et, come si c'èsteût dit leûs deûs,*
15 *Po l'fé l'ni keût,
Rade, èle difûle ine siteûle.*

- Mins l'solo vout 'ne rawète,
Divant dè taper djus,
Et po nos dire : « Bone-nut ! », come i veût ta d'avant lu*
20 *On tot p'tit coq'rê d'ôr, i li hène ine blawète.*

1923.

le bas du ciel, il lance sa grande flambée, — comme une clameur en la vesprée.

Cette étonnante lumière suit les sillons — (d')à travers les champs, — trébuché sur une ornière et fait en se tortillant — des gribouillis de lignes rouges ; — tandis que les mottes (de) sur les terres — s'allument comme de la braise, — le soleil jette une flamme qui va briller — sur le soc d'une charrue.

Mais comme la nuit est impatiente de baisser la toile — et comme si c'était dit [entre] eux deux, — pour le faire tenir tranquille, — vite, elle découvre une étoile.

Mais le soleil ne se tient pas pour satisfait — avant de se retirer, — et pour nous dire « bonne nuit », comme il voit là devant lui — un tout petit coq d'or [au sommet d'un clocher], il lui lance une étincelle.

NOTES

Disseïlance. — V. 10. *a crâ-vê* : emploi figuré de l'expression *pwèrter a crâ-vê* qui signifie, dans le parler populaire, « porter un enfant sur le dos, les jambes de l'enfant étant ramenées sur le devant » (J. HAUST, D. L. = *Dictionnaire Liégeois*).

Par après. — *La Gerbe Sanglante* a imprimé une autre version de ce poème, sans doute la dernière en date puisqu'elle est de 1926, année de la mort de Claskin. Le texte ci-dessus en diffère assez notablement ; il m'a paru en tout cas plus caractéristique de la manière du poète liégeois. Au surplus il est inédit.

V. 6. — Le D. L., à l'article *djôye*, mentionne « *Ûsse lodji a l'âbe-coûte-djôye*, être logé à l'arbre-courte-joie, c'est-à-dire être victime d'une déception (surtout d'amour) ». Ce qui répond parfaitement au sens obvie des vers du poème. L'expression vient du *Dictionnaire Liégeois* de Forir (1875) où Claskin l'aura sans doute trouvée, car elle ne semble guère avoir connu la faveur de l'usage courant.

Dans sa *Toponymie de Rocour-lez-Liège* (Liège, Vaillant-Carmanne, 1934), M. Edgard Renard a relevé un lieu-dit *a l'âbe-coûte-djôye*. Il rapporte une tradition selon laquelle une jeune fille aurait trouvé la mort sous cet arbre, dans des circonstances qui varient selon les auteurs qui la racontent : pour Forir, c'est une amoureuse outragée et assassinée par son amant et pour le poète Félix Chaumont, il s'agit d'une fille en service tuée alors qu'elle s'empressait vers la demeure de ses parents. Dans ses *Promenades historiques...* (1839), le Dr Boyv donne une autre explication qui met en cause un revers soudain infligé aux Impériaux par les Français, près de l'arbre en question, lors de la bataille de Rocour en 1746.

L'expression *âbe-coûte-djôye*, avec le sens figuré de déception, est déjà employée dans des textes wallons du XVIII^e siècle : M. Renard la trouve dans une satire anonyme contre les femmes et dans la traduction liégeoise des *Lusiades* (1783) :

Ci sourit portant l'âbe-coûte-djôye
Po l'eune di cès comères Marôye.

(Ch. VI.)

Elle se rencontre encore chez Claskin dans *Feû qui djômih* (v. 6).

Bribeû d'amoûr. — V. 11. *Carimadjôye*, « confusion bizarre (de couleurs, de traits, de sons, de gestes ou de paroles) ». (D. L.) Ici, il s'agit d'un assemblage bigarré et agréable de fleurs.

Feû qui djômih. — V. 9. *dispièler* : mot forgé par Claskin ou emprunté par lui à une source livresque. Fait sur le subs. *pièle*, perle, par analogie avec de nombreux verbes à préfixe *di-* (ou *dis-*). *Dispièler* = « déperler », comme le français dit égrener.

Dixmude. — V. 14-15. Dans *La Gerbe sanglante* (cf. *supra*), *pôtes* (épis) est considéré comme un subst. masculin. Faute de l'auteur ? Sans doute. Comme aucun emploi masculin de ce mot n'est attesté, j'ai corrigé le genre des adjectifs et du pronom qui s'accordent avec lui.

Terza Rima. — Dédié à Marcel Launay, ce morceau paraît bien se rapprocher pour l'écriture de la manière du poète de la Haute-Ardenne. Des expressions telles que *sognî s'moûnéye, dès havêures di mè, rak'mènter po 'ne fahène*, etc., font partie du vocabulaire rural, si caractéristique de Marcel Launay. Elles sont en tout cas d'un emploi tout à fait particulier chez Claskin.

V. 5. — *fé sès fwèces* : littéralement, faire ses forces, c'est-à-dire mettre en œuvre toute sa force, au travail.

V. 6. — *qu'ènnè r'lét* : littéralement, qui en relaisse. Tournure elliptique où il faut sous-entendre [qui laisse] du travail derrière soi.

As êres dè djoû. — V. 13. *flo*, étang, mare, ordinairement dans les villages.

V. 14. — Dans la première version, datée de 1923 et publiée dans le *B. S. L. W.* (cf. *supra*), on lisait : *dismètant qu'ine maclote frôye*, ce qui se comprenait malaisément, *frôyi* signifiant « frayer », en parlant de poissons ! Claskin, dans la suite, a corrigé son manuscrit et la leçon actuelle est de beaucoup préférable. — *s'afloyi* ou *s'afrôyi*, terme rare, ne figure pas dans le *D. L.*, mais est cité dans le *Bull. du Diction. Wallon* (t. IV, p. 23), sous l'autorité du *Dictionnaire Wallon* de Remacle.

Fouwâ. — V. 17. *rawète* : ce mot, si familier de chez nous, est intraduisible. Il désigne communément un surcroît, un supplément qui n'est pas dû, mais qu'on obtient par faveur. Voir ses diverses acception dans les exemples du *D. L.*

V. 18. — *taïer djus*, jeter bas. Se dit proprement du travail que l'on cesse.

V. 19. — Variante : *come i veût co d'avant lu* (*B.S.L.W.*).

V. 20. — Variante : *i li tape inc blawète* (*ibid.*).

